



HAL
open science

Une lecture de l'Éloge littéraire d'Anders Breivik, de
Richard Millet, à la lumière de la littérature
pamphlétaire de l'entre-deux guerres

Mohamed Aït-Aarab

► To cite this version:

Mohamed Aït-Aarab. Une lecture de l'Éloge littéraire d'Anders Breivik, de Richard Millet, à la lumière de la littérature pamphlétaire de l'entre-deux guerres. Travaux & documents, 2014, Texte et politique, 47, pp.139-146. hal-01345848

HAL Id: hal-01345848

<https://hal.science/hal-01345848v1>

Submitted on 28 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une lecture de l'*Éloge littéraire d'Anders Breivik* de Richard Millet, à la lumière de la littérature pamphlétaire de l'entre-deux guerres

MOHAMED AÏT-AARAB
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

RÉSUMÉ

Jusqu'à ce mois de septembre 2012, Richard Millet ne passait pas, auprès du grand public, pour un agitateur, un Torquemada tonitruant. Certes, il avait publié des textes (*Le Sentiment de la langue*, 1993 ; *L'Enfer du roman*, 2010 ; *Arguments d'un désespoir contemporain*, 2011) qui auraient dû mettre la puce à l'oreille. C'est ce même Millet qui écrivait dans *Désenchantement de la littérature* : « Rappelons-nous que nous sommes en guerre, qu'il faut choisir son camp, et que le guerrier et le saint ont un même souci : l'éclat de la vérité – cela même qui sépare la vie de la mort ».

Dès lors, son *Éloge littéraire d'Anders Breivik* est loin de constituer un texte isolé dans sa production littéraire. Richard Millet est hanté par la décadence de l'Occident chrétien dont il perçoit les signes un peu partout, aussi bien en littérature que dans les paysages de nos villes et de nos campagnes.

Or, ce thème de la décadence renvoie très exactement à la littérature pamphlétaire d'extrême-droite des années 30 (voir *Le Déclin de l'Europe* d'Albert Demangeon ; *L'Europe tragique* de Gonzague de Reynold).

Nous tenterons de montrer que la vision crépusculaire que développe Millet trouve son origine dans une tradition littéraire où se côtoient aussi bien les polémistes de *Gringoire* et de *Je suis partout* que des écrivains reconnus tels Céline ou Pierre Drieu La Rochelle.

INTRODUCTION

Jusqu'au mois de septembre 2012, le nom de Richard Millet n'était connu que d'une petite minorité d'amoureux de la littérature. Pourtant, au sein de la « République des lettres », Millet bénéficiait d'une réputation, certes discrète, mais néanmoins bien établie. Auteur prolifique, il publie depuis 1983 (*L'Invention du corps de saint Marc*) un à deux livres par an. Son œuvre repose sur trois grandes

thématiques : la quête de soi par l'écriture ; une méditation sur le passé humain en liaison avec un ancrage fort dans le terroir limousin ; une exaltation, pour ne pas dire une « vénération », pour reprendre le terme de Michel Schmitt, de la langue française.

Richard Millet est également éditeur chez Gallimard et, par deux fois, des auteurs qu'il a publiés obtiennent le prix Goncourt : Jonathan Littel, en 2006, pour *Les Bienveillantes* ; Alexis Jenni, en 2011, pour *L'Art français de la guerre*.

Rien ne semblait donc prédestiner Richard Millet, avant la rentrée littéraire 2012, à devenir une icône médiatique, tantôt porté aux nues pour son courage et sa franchise, tantôt vilipendé comme figure représentative d'un nouveau fascisme.

En publiant *Langue fantôme*, suivi de *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, Millet va focaliser sur sa personne toutes les attentions et toutes les haines.

Pour mémoire, rappelons qu'Anders Breivik est ce Norvégien qui, le 22 juillet 2011, a assassiné 69 personnes sur l'île d'Utoya, lors d'un rassemblement de jeunes du parti travailliste norvégien. Dans un compendium de 1 500 pages diffusé sur internet, Breivik développe longuement son positionnement idéologique, fait de « conservatisme culturel », d'ultranationalisme, d'islamophobie, d'antiféminisme et d'adhésion au nationalisme blanc. Il considère l'islam, le marxisme culturel et la plupart des partis politiques européens comme des ennemis et exige l'annihilation violente de ce qu'il nomme « l'Eurabia » et du multiculturalisme, ainsi que la déportation de tous les musulmans hors d'Europe pour l'année 2083, et ce afin de sauver la chrétienté.

Tout est en place, en ce mois de septembre, pour que débute ce qui va devenir « l'affaire Richard Millet ». La presse, écrite et audiovisuelle, monte l'affaire en épingle ; le microcosme littéraire se déchire ; la maison Gallimard est au bord de l'implosion. Bref, la « République des lettres » tient là une de ces controverses dont elle est si friande. Mais le tapage médiatique, les pétitions et contre-pétitions, les menaces de démission, les invectives jetées à la cantonade sur les plateaux de télévision, ont empêché véritablement non seulement une lecture attentive du pamphlet de Millet, mais également d'interroger son œuvre de manière générale, de se questionner sur sa généalogie idéologique, de comprendre les liens de filiation intellectuelle qui unissent Richard Millet à d'autres écrivains et penseurs de son temps, aussi bien en France qu'à l'étranger.

La particularité de Richard Millet est d'être à la fois un homme du passé et un intellectuel de son temps. Homme du passé par le choix d'un mode d'expression, le pamphlet, et de thèmes qui le situent dans une tradition politico-littéraire allant de Charles Maurras à Lucien Rebatet. Intellectuel de son temps, il partage avec d'autres – Alain Finkielkraut, Philippe Muray, Maurice Dantec, Samuel Huntington – la croyance en un inévitable choc des cultures. Alors, Richard Millet est-il un fasciste, comme le pense Annie Ernaux pour qui les écrits de Millet

« déshonorent la littérature » ? Est-il un de ces « nouveaux réactionnaires » épinglés par Daniel Lindenberg ? Est-il un contre-révolutionnaire qui, dans la tradition de Joseph de Maistre, pense que tous les malheurs de la France n'ont qu'une seule et unique cause, la Révolution de 1789 ? À moins qu'il ne soit, selon la terminologie de Michel Winock, un « national-populiste » ? La réponse est d'autant plus malaisée que le personnage est difficile à cerner, qu'il s'invente, selon les besoins de sa démonstration, une biographie fantasmatique afin de mieux brouiller les pistes. Un seul exemple suffira à nous en convaincre. Millet aime à raconter, en particulier dans *La Confession négative*, qu'il a combattu, pendant la guerre civile libanaise, aux côtés des phalangistes chrétiens, n'hésitant pas à écrire, au début de son livre : « J'ai dû tuer des hommes, autrefois, et des femmes, des vieillards, peut-être des enfants » (*La Confession négative*, 14). L'on sait aujourd'hui que cet épisode guerrier a été fortement grossi par Millet, sans doute désireux d'être considéré comme le Malraux de la fin du siècle. Millet admet, aujourd'hui, n'avoir passé au Liban (où il a vécu enfant, entre 6 et 14 ans), lors de la guerre de 1975-1976, que « trois ou quatre mois », durant lesquels il lui est arrivé de tirer à l'aveugle des rafales de kalachnikov au-dessus de sacs de sable.

LE PAMPHLÉTAIRE

Le pamphlet est une littérature de combat, d'où la violence du propos combiné à un art consommé de la provocation. Et Richard Millet est un provocateur. Un provocateur en mal de reconnaissance, comme l'a noté Pierre Jourde (*Confiture de culture*). Faute d'avoir obtenu une large audience auprès du public par ses œuvres, il tente d'être en haut de l'affiche par d'autres biais. Comme en ce samedi 11 juin 2011 où il déclare au micro de *France culture* : « Je ne me sens plus moi-même quand je suis le seul blanc dans le R.E.R, et particulièrement lorsque cette population dans laquelle je me trouve est fortement maghrébine » (Alain Finkielkraut, « Répliques »).

La date de publication de *l'Éloge* relève également d'une stratégie mûrement réfléchie ; le texte est publié à la fin du mois d'août 2012, c'est-à-dire au moment même où la justice norvégienne rend son verdict dans le procès Breivik. Certains penseront, à tort, qu'il s'agit uniquement d'un plan marketing élaboré par l'éditeur. Il n'en est rien. Les penseurs et politiques d'extrême-droite ont toujours su jouer de l'équivoque, à l'image de Jean-Marie Le Pen, citant, à la fin d'un meeting, quelques vers de Robert Brasillach. Là où le grand public ne verra peut-être que manifestation d'un pédantisme déplacé, le militant percevra le clin d'œil idéologique. Il en est de même pour Millet qui, non content de choisir avec soin la date de sortie de son ouvrage, place en exergue de *l'Éloge* une citation de Pierre Drieu La Rochelle. Brasillach d'un côté, Drieu de l'autre, les références renvoient

immanquablement à une période de l'histoire de France où la terre ne mentait pas, où les écrivains collaborationnistes avaient le vent en poupe et où la nécessité de la renaissance nationale passait par la dénonciation des Juifs, des mètèques et autres francs-maçons, tous responsables de la décadence de la France.

Quels que soient les auteurs, la littérature pamphlétaire est porteuse d'une vision crépusculaire du monde. Elle annonce un monde en déclin, une catastrophe imminente que le pamphlétaire est seul à voir, ses contemporains faisant preuve d'une cécité incompréhensible. Dans un ouvrage de 1916, *Quand les Français ne s'aimaient pas*, Charles Maurras développe longuement la métaphore du corps intoxiqué par une substance étrangère. Thème que Millet, fidèle à la tradition, reprend à son compte lorsqu'il évoque les sociétés européennes « dont on sait fort bien ce qui les ronge en réalité » (*Éloge*, 118). Et si pour les polémistes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, il convenait de mettre en garde les Français contre « le péril juif », titre d'un recueil d'articles écrits dans les années 30 par Marcel Jouhandeau, mais publié en 1972, après la mort de l'écrivain, en 2012, c'est « l'immigration extra-européenne, le plus souvent musulmane » (*Éloge*, 105) qui est l'ennemi à abattre.

Lucide et clairvoyant quand tous ses compatriotes, ces « naïfs » (*Éloge*, 118), sont subjugués par une propagande massive et généralisée, le pamphlétaire doit lutter contre un ennemi invisible, une hydre qui, par tous les moyens, travestit la réalité et tente de réduire au silence ceux qui sont porteurs d'une parole de vérité. Lorsque Édouard Drumont dénonçait, en 1886, dans *La France juive*, une *omerta* soigneusement orchestrée,

Or, presque tous les journaux et tous les organes de publicité en France étant entre les mains des Juifs ou dépendant d'eux indirectement, il n'est pas étonnant que l'on nous cache soigneusement la signification et la portée de l'immense mouvement antisémite qui s'organise partout (Drumont, 7),

Millet, lui, souhaite lever le voile sur un mystérieux « Système » coupable d'entretenir le « grand mensonge médiatique » (*Éloge*, 105).

Le pamphlétaire est toujours nostalgique d'un âge d'or où l'ordre social, accepté par tous, maintenait chacun à la place qui était la sienne, du fait notamment de sa naissance, où la langue et la littérature n'étaient pas polluées par des apports allogènes, où le lien avec la terre des ancêtres donnait sens à la vie des populations. C'est donc cette France catholique, royaliste pour les uns – Drumont, Maurras, Planhol – républicaine pour d'autres – Maurice Barrès –, dont les pamphlétaires regrettent la déliquescence, sous l'œil des barbares. « Nos anciens eurent le beau malheur de vivre trop heureux. Ils ont développé leur liberté sous nos rois pendant de longs siècles paisibles sans avoir jamais eu à subir ces

occupations étrangères » (*Quand les Français...*, XVIII-XIX), se désole Maurras. Jouhandeau rappelle que « la tradition est un secret subtil qui ne se transmet pas latéralement, mais dans un ordre rigoureux de succession, de père en fils et la moindre ingérence des intrus l'altère, la trahit » (*Le Péril juif*, 18). Quant à René de Planhol, il constate que « ce qui s'établit et ce qui prévaut, c'est dans tous les ordres l'oubli ou le mépris du passé » (*Le Monde à l'envers*, 112).

Attardons-nous un instant sur le propos de Jouhandeau car son idée de transmission verticale est également l'un des thèmes favoris de Millet. Celui-ci accuse les événements de mai 68, et l'héritage culturel, social, moral laissé par cette révolution, d'avoir instauré en principe régulateur la contestation à tout-va, mais surtout « la dégradation de tout principe d'autorité, de continuité, de verticalité, de profondeur, de culture même » (*Éloge*, 28). Cette destruction des valeurs donne naissance, selon lui, à ce qu'il appelle la « postlittérature » qu'il définit comme de « l'ordure littéraire et artistique » (*Éloge*, 33) puisque la langue est, affirme-t-il, polluée par le « créole », « l'impur » (*Éloge*, 37).

Un autre aspect de l'attitude pamphlétaire consiste à s'auto-mandater car l'écrivain ne peut rester muet devant le spectacle de décadence qu'offre son pays. Son intervention, imposée par une puissance qui le dépasse, est, dans le cas de Richard Millet, dictée par ses convictions religieuses : au nom de la « nouvelle croisade »¹ que, chevalier solitaire, il entend mener, Millet dénonce le délitement social qui menace les nations européennes « en même temps que leur essence chrétienne se perd au profit du relativisme général et du multiculturalisme » (*Éloge*, 106). L'Europe, en renonçant « à l'affirmation de ses valeurs chrétiennes » (*Éloge*, 111) est sortie « de l'Histoire pour vivre non pas dans le post-historique mais dans un dehors où la non-histoire a pris le masque du divertissement nihiliste » (*Éloge*, 104).

La perte identitaire, comme souvent chez les pamphléaires d'extrême-droite, est au cœur de la réflexion de Richard Millet, identité toujours menacée par l'Étranger, Juif hier, Musulman aujourd'hui. Cette crainte s'accompagne d'une critique féroce de la modernité et de ses prétendues valeurs : l'argent, le machinisme, la démocratie... Durant l'entre-deux-guerres, les États-Unis étaient le symbole de cette corruption généralisée des valeurs et on peut véritablement parler d'un tropisme anti-américain dans la littérature pamphlétaire de cette période. Les *Scènes de la vie future* (1930) de Georges Duhamel témoignent parfaitement de cette hantise de « l'américanisation »² de la France. Chez Millet, le rapport est plus ambigu, plus complexe. Incontestablement, il se situe dans cette

¹ Expression que l'ancien président Georges W. Bush avait utilisée après les attentats du 11 septembre.

² Terme sans doute forgé par Huysmans.

lignée d'écrivains et intellectuels français qui, depuis le XVIII^e siècle projettent leur angoisse identitaire sur l'Amérique et dont l'ouvrage de Philippe Roger, *L'Ennemi américain*, donne une analyse très complète : « Breivik, écrit Millet, est [...] un produit exemplaire de cette décadence occidentale qui a pris l'apparence du petit-bourgeois américanisé » (*Éloge*, 107) ; quelques lignes plus loin, il accuse la « sous-culture de masse américaine » d'être à l'origine de la « fracture idéologico-raciale que l'immigration extra-européenne a introduite en Europe » (*Éloge*, 108).

Mais rien n'étant simple chez Millet, son corpus idéologique n'hésite pas à emprunter aux néo-conservateurs américains et à l'une de ses figures de proue, Samuel Huntington.

L'AMI AMÉRICAIN

Millet, comme Huntington, est intimement persuadé que nous sommes entrés dans l'ère du « choc des civilisations ». La chute du mur de Berlin, dit Huntington, nous a fait passer d'un monde bipolaire marqué par une opposition idéologique (communisme *vs* capitalisme) à un monde multipolaire où, dorénavant les clivages sont d'ordre culturel. L'analyse que Millet développe dans l'*Éloge* est, à bien des égards, sœur de la théorie de Huntington. C'est ainsi que Millet « panthéonise » Breivik en « soldat perdu d'une guerre qui ne dit pas son nom » (*Éloge*, 110), « une guerre civile [qui] est en cours en Europe » (*Éloge*, 111) dont le pamphlétaire est, bien évidemment, seul à percevoir les prodromes. Et que les « imbéciles », par exemple les jeunes Norvégiens assassinés par Breivik, « ne veulent pas voir » (*Éloge*, 114) parce qu'ils sont les complices de l'entreprise de dénaturation de la civilisation européenne, parce qu'ils sont les « collaborateurs du nihilisme multiculturel » (*Éloge*, 117), parce qu'ils sont de « petits-bourgeois métissé[s], mondialisé[s], inculte[s], socia[ux]-démocrate[s], en un mot les produits du "Nouvel Ordre mondial" » (*Éloge*, 120) vilipendé par Millet. Bref, l'ennemi est dans nos murs et il importe de le combattre, les armes à la main, s'il le faut, pour préserver l'Occident chrétien.

On retrouve, dans ces lignes, les théories développées par les *think tank* néo-conservateurs américains dont des membres éminents furent les conseillers de Georges W. Bush. Le 1^{er} juin 2002, celui-ci prononçait, devant les élèves-officiers de West Point, un discours dans lequel apparaissait en particulier le thème de la « clarté morale » que les néo-conservateurs utilisèrent dès les années 1980, en opposition au principe d'« équivalence morale », grâce à quoi ils blâmaient les libéraux de la Nouvelle Gauche pour leur aveuglement face au mal à l'extérieur des États-Unis et leur tendance à se focaliser sur les seules fautes imputables à l'Amérique. « Nous sommes, déclarait ce jour-là le président, dans un conflit qui oppose le Bien au Mal, et l'Amérique appellera le Mal par son nom » (Amélie Bas).

Lisons Millet : « Breivik [...], loin d'incarner le Mal, s'est fait le truchement sacrificiel du mal qui ronge nos sociétés tombées dans une horizontalité acéphale et trompeuse » (*Éloge*, 115).

Il est donc totalement incompréhensible de vouloir faire de Millet un personnage isolé dont les dérapages scripturaux comme verbaux resteraient inexplicables. Ou relèveraient d'on ne sait quel traumatisme infantile. Millet s'inscrit dans un courant de pensée qui, de Maurras aux « nouveaux réactionnaires », tisse une toile idéologique dont les fondements reposent sur la haine de l'Autre et la volonté de revenir à un âge d'or totalement fantasmatique. Même s'il tente de travestir son discours sous des falbalas littéraires (la référence à l'essai de Georges Bataille, *La Littérature et le mal*), les présupposés idéologiques de Millet sont clairs. Qui cite-t-il tout au long des dix-huit pages de son pamphlet, outre Drieu que nous avons déjà évoqué ? Le premier Bernanos, le catholique fervent, le monarchiste passionné qui milite dans les rangs de l'Action française et participe aux activités des Camelots du roi, l'auteur de *La Grande peur des bien-pensants* (1931) dont le titre original était *Démission de la France* et qui est une apologie d'Édouard Drumont ; Edmund Burke, penseur irlandais dont l'ouvrage *Réflexions sur la Révolution de France* (1790) est une critique sans nuances de la Révolution française ; Hans Magnus Enzensberger, contempteur de la médiocrité qui règne, selon lui, aujourd'hui en Allemagne ; Mishima, dont on connaît les penchants pour un Japon traditionnel et impérial ; Emil Cioran dont l'ouvrage *La Transfiguration de la Roumanie* (1936) recycle toutes les thèses antisémites et nationalistes de la Garde de fer ; Renaud Camus, écrivain au centre de bien des polémiques et qui, dans un article du *Monde*, intitulé « Nous refusons de changer de civilisations », a appelé en 2012 à voter pour Marine Le Pen. Et c'est le même Renaud Camus qui a accordé, le 20 août 2012, un entretien à *La Voix de la Russie* (ex-Radio Moscou) dans lequel il développe une pensée en tous points identiques à celle de Millet ; Knut Hamsun, écrivain norvégien, auteur entre autres de *La Faim*, prix Nobel en 1920, ami des hauts dignitaires nazis, notamment Joseph Goebbels.

CONCLUSION

Nul ne s'étonnera des références qui terminent le pamphlet de Richard Millet : *l'Edda* nordique et *La Chanson de Roland*. Le croisé Millet vit dans la référence constante à un monde manichéen et bipolaire : eux et nous ; l'autre et le même ; le bien et le mal... Une vision aussi simpliste et caricaturale permet d'échapper à l'angoisse d'un monde qui, pour Édouard Glissant, serait en voie de créolisation. Or, Millet, comme tous ceux qui partagent ses options idéologiques, est victime d'une obsession de la pureté qui génère chez lui la haine de tout ce qui n'est l'identique. En ces temps de chasse à l'étranger, de suspicion généralisée et

de repli sur soi, il est de salubrité publique de décrypter les textes qui, sous couvert de littérature, attisent les feux d'une violence dont on ne sait que trop bien où elle peut nous mener.

BIBLIOGRAPHIE, SITOGRAFIE

- MILLET, R., *La Confession négative*, Paris, Gallimard, 2009
- , *Langue fantôme*, suivi de *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, Paris, Pierre Guillaume de Roux, 2012.
- BAS A., « *Think tanks* et politique étrangère américaine : le cas des décisions stratégiques en Irak » [En ligne], *Res Militaris* (<http://resmilitaris.net>), vol. 1, n°2, Winter-Spring/ Hiver-Printemps 2011. Page consultée le 18 mars 2013.
- CAMUS R., « La France est en guerre et personne ne veut le dire » [En ligne], http://french.ruvr.ru/2012_08_20/france-en-guerre/. Page consultée le 5 avril 2013.
- DUHAMEL G., *Scènes de la vie future*, Paris, Mercure de France, 1930.
- DRUMONT É., *La France juive* [En ligne], Paris, Marpon & Flammarion, 1886.
- ERNAUX A., « Le pamphlet fasciste de Richard Millet déshonore la littérature », *Le Monde*, 10 septembre 2012.
- FINKIELKRAUT A., émission « Répliques », *France Culture*, samedi 11 juin 2011.
- HUNTINGTON S., *Le Choc des Civilisations*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2007.
- JOUHANDEAU M., *Le Pêril juif* [En ligne], Paris, Sorlot, s.d.
- JOURDE P., « L'Affaire Millet : un débat faussé » [En ligne], *Confiture de culture*, 31 août 2012. <http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com>. Page consultée le 10 mars 2013.
- LINDENBERG D., *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Le Seuil / La République des idées, 2002.
- MAURRAS Ch., *Quand les Français ne s'aimaient pas* [En ligne], Paris, Nouvelle librairie nationale, 1916.
- PLANHOL R. (de), *Le monde à l'envers*, Paris, Édition du Siècle, 1932.
- ROGER Ph., *L'Ennemi américain*, Paris, Le Seuil, 2002.
- SCHMITT, Michel P., « Millet Richard (1953-) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 27 mars 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/richard-millet/>
- WINOCK M., *Histoire de l'extrême-droite en France*, Paris, Le Seuil, coll. « Histoire », 1994.